

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Nouvelles et traduction

Michel Lord et Hélène Rioux

Numéro 166, été 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/86174ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lord, M. & Rioux, H. (2017). Compte rendu de [Nouvelles et traduction]. *Lettres québécoises*, (166), 31–33.

Le passage du temps

Michel Lord

Quand on connaît l'œuvre de Gilles Archambault pour l'avoir fréquentée pendant de nombreuses décennies, on se dit que le titre de son dernier recueil de nouvelles est terriblement prophétique.

En fait, c'est plus nuancé. Il s'agit aussi du titre de la dernière des vingt-quatre nouvelles, qui ne fait que deux pages et qui montre « un homme plus très jeune » préoccupé par le malaise qu'il a à aller à des lancements. Il se demande s'il n'a fait qu'effleurer la vie. « La question, je me la pose avec plus d'insistance depuis que j'ai quitté le monde de l'enfance. » Cela remonte donc à loin, mais n'étonne pas ceux qui ont lu *Enfances lointaines* (Boréal, 1992) ou *Un homme plein d'enfance*. (Boréal, 2012)

La nostalgie du passé, la mort, l'amour et l'amitié s'entremêlent dans le recueil, le traversent de bout en bout.

Après des dizaines de livres (romans, nouvelles, récits et essais) depuis plus de cinquante ans, Archambault poursuit sa course discrète en montrant inlassablement des êtres à la dérive, mais qui se débattent toujours au milieu ou à la fin d'une existence désespérante. Le recueil est comme une galerie de portraits de petites et grandes misères.

Des vies labyrinthiques

Le journaliste de « Deux petits lacs » est devenu une « sorte de traîne-savates vaguement intellectuel », qui se « clochardise », se torture atrocement en pensant « à cette volonté d'autodestruction qui, depuis l'adolescence, [l]e visite ». La nostalgie de l'enfance surgit dans « On promène les enfants » où un vieil homme observe un garçon dont la tristesse lui rappelle l'enfant qu'il a été. Autre figure plus complexe de l'enfance dans « Heureux nous vivons » : un homme de soixante ans se remémore l'enfant brillant qu'il a été, mais qui aimait les voyous tout en désirant devenir écrivain. Il le deviendra, mais sans être certain d'avoir rendu sa femme heureuse. Archambault a le génie de ces nouvelles qui ont l'air tout simple, mais qui sont de véritables labyrinthes discursifs.

La nostalgie du passé, la mort, l'amour et l'amitié s'entremêlent dans le recueil, le traversent de bout en bout. La vie du narrateur de « Mon père » est ainsi chamboulée le jour où la dernière compagne de son père l'informe de la mort de ce dernier. Il se rend aux funérailles, mais à la fin Éros aura le dessus sur Thanatos. Inversion du scénario dans « Une si belle fille », pour l'homme de soixante-cinq ans que l'on pousse à la retraite. Cet homme marié, au « bonheur organisé » est hanté par l'image de la défenestration d'une belle fille aimée trente ans plus tôt. Dans « Hommage au disparu », c'est par la télé que le narrateur apprend la mort d'un ami, écrivain oublié, ce qui a pour effet de le « rapproche[r] de [s]a propre mort », lui qui à vingt ans se croyait, comme son ami,

éternel. L'amitié est mise à mal dans « Reste la douceur » où des retrouvailles sont amères. Mis à la porte des années auparavant parce qu'il dénigrait les écrits de son confrère qu'il considérait comme des ébauches, cet ami lui avoue avoir couché avec sa femme. Trop bon, le narrateur lui pardonne à cause de la douceur de sa voix.

Entre l'amour et la mort

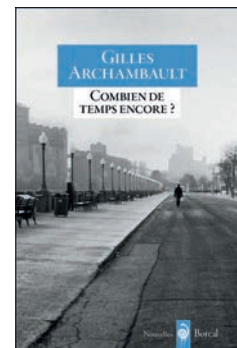
Dans un tout autre décor, un professeur de dessin industriel s'amourache d'une journaliste pigiste trente ans plus jeune que lui, dans « Je veux m'éclater ». Elle le quitte sur un coup de tête, mais il la retrouve à Arles où il va pour « rendre grâce à Paul-Jean Toulet », sans que cet hommage soit explicité. Elle lui avoue avoir tenté de se suicider, mais qu'elle reste en vie pour son fils. À la fin, il évoque encore Toulet pour sa douceur. Rappel pour les happy few : « Dans Arles [...] Prends garde à la douceur des choses » (Chansons. I. Romances sans musique. « En Arles »). Encore ce labyrinthe narratif... Autre incidence littéraire, cette fois plus explicite, dans « Avec une douleur consciente » montrant un homme qui se retrouve seul après une aventure avec une femme qui lui a offert un livre d'Apollinaire dont il lit des passages érotiques.

Quelques textes ont des relents autobiographiques, sans en être nécessairement. Disons avec prudence des autofictions... Dans « Les bienfaits de la promenade », un « réalisateur de radio », veuf à la retraite, s'installe dans un appartement situé près d'un parc à Westmount où il rencontre une femme avec qui il se lie. Lorsqu'elle part, il ne bouge plus de chez lui.

C'est entre le meilleur et le pire que le narrateur de « L'enfant dormait » se retrouve : il est émerveillé par sa petite fille de sept mois qui lui fait penser à sa mort à lui, mais aussi à sa vie à elle.

Malgré tout, *Combien de temps encore ?* ne baigne pas dans une atmosphère morbide, même si la figure de la mort plane sur l'ensemble du décor. C'est là le secret de Gilles Archambault, dont le style épuré, presque léger – comme flottant sur le tragique humain – transcende l'œuvre. ♦

☆☆☆☆
Gilles Archambault
*Combien de
temps encore ?*
Montréal, Boréal,
2017, 140 p., 18,95 \$



Au bout de la nuit

Hélène Rioux

Calamity Jane, tout le monde connaît son nom. On l'a lu dans des livres, on l'a entendu en chansons, on a vu le personnage au cinéma et en bandes dessinées – je me souviens d'un *Lucky Luke* –, tout un folklore envahit la mémoire.

On imagine un Far West sans foi ni loi, on la voit galoper dans la plaine, cheveux au vent, son pistolet encore fumant à la main. Qui était-elle ? A-t-elle vraiment existé ? Ou bien n'est-elle qu'une légende ?

Montréalaise vivant à Toronto, Natalee Caple tente de répondre à cette question, de discerner le vrai de l'inventé – ou d'inventer la vérité – dans son dernier roman, *Il était une fois Calamity Jane*. Comme elle l'explique à la fin de l'ouvrage, il s'agit d'une « œuvre de métafiction historiographique. La plupart des faits concernant Calamity Jane, y compris son identité à la naissance, sont difficiles à établir avec certitude. » Il semble pourtant presque sûr qu'elle a eu une fille avec Wild Bill Hickok, le seul homme qu'elle a aimé – assassiné d'une balle dans la tête dans une salle de jeu. Elle aurait alors donné cette enfant, Miette, en adoption à un homme d'Église, qui l'a élevée. Et elle ne l'a jamais revue. Ou peut-être que oui. Autour de Calamity Jane gravitent certains personnages qui ont vraiment existé ; Buffalo Bill, par exemple, certains événements, notamment l'assassinat du président William McKinley en 1901, pendant l'Exposition panaméricaine, sont authentiques. Pour le reste, il faut suivre l'auteure dans sa recréation du monde. Et on la suit avec ravissement. Si elle invente, on veut la croire.

La quête

Le roman commence à la mort du père adoptif, lorsqu'il demande à Miette de retrouver sa mère.

J'ai dit oui parce que je ne pleure pas et que je l'aimais et que, au cours de notre dernière heure ensemble, je lui aurais promis n'importe quoi.

La jeune fille se met donc en route, vêtue des habits de son père, avec sa jument, une couverture, quelques provisions, une carabine et un pistolet. Le voyage sera long, très long, semé d'embûches et d'épreuves toutes plus pénibles les unes que les autres : quand ce n'est pas le mauvais temps – la pluie, la foudre, le froid, le vent qui hurle dans la nuit –, c'est la faim qui la tenaille, ce sont les animaux sauvages qui la menacent, la perte de sa jument, la fatigue, la peur, les blessures, la maladie.

Son parcours sera aussi jalonné de rencontres, parfois heureuses, parfois néfastes. Paumés, despérados, éclopés, tous ceux qu'elle croise prétendent avoir connu Calamity Jane, c'est parfois vrai, ou bien ils ont entendu parler d'elle, ils lui donnent des photos, ils disent qu'elle était bonne, ou bien qu'elle était dure, qu'elle soignait avec dévouement les malades, qu'elle ne ratait jamais sa cible. Éclaireuse dans l'armée, chercheuse d'or – sans avoir jamais trouvé une seule pépite –, ivrogne notoire, elle a conduit du bétail, livré le courrier à ses risques et périls, et à l'époque c'était vraiment périlleux, s'est exhibée à l'Exposition panaméricaine. Ils

disent qu'elle est maintenant dans telle ville, et Miette s'y rend, et là, on lui dit qu'elle est ailleurs, elle rebrousse chemin, à pied, à cheval, en train, et c'est comme si elle poursuivait un mirage, cette mère qu'elle ne connaît pas, qu'elle ne veut pas connaître, qu'elle refuse d'aimer.

Le roman est divisé en courts chapitres où alternent la voix de Miette, à la première personne, et l'histoire de Martha, alias Calamity Jane, à la troisième. S'y insèrent à l'occasion des poèmes, des chansons, les récits de personnages rencontrés le long de la route, Lew Spencer, par exemple, minstrel et danseur de gigue itinérant, ou Dora DuFran, tenancière de bordel au grand cœur, amie de Calamity Jane.

Cette construction baroque confère à l'ensemble du roman, admirablement rendu par l'excellente traduction – je veux dire ici qu'on ne la sent jamais – de Lori Saint-Martin et de Paul Gagné, un rythme particulier, envoûtant. L'écriture est à la fois précise et poétique.

Miette reçoit finalement une lettre dans laquelle Martha lui raconte sa vie, lui explique pourquoi elle a préféré se séparer d'elle.

Je savais que si je te gardais, tu ne survivrais pas. Je risquais de me soûler et de te laisser mourir de faim ou de froid. Je risquais de ramener à la maison des personnes peu recommandables. Je risquais de perdre au jeu l'argent nécessaire pour t'acheter des chaussures et des livres et des robes. Je risquais de me faire descendre, un beau soir, et de te laisser sans défense.

La rencontre aura finalement lieu, à Deadwood, où Miette retrouve sa mère moribonde, désormais moins que l'ombre d'elle-même. Ceux qui croyaient lire une biographie de cette héroïne du Far West seront sans doute déçus, mais les autres, qui privilégient l'originalité de la démarche, l'élégance du style, trouveront leur compte dans *Il était une fois Calamity Jane*. L'œuvre a fait l'objet de critiques élogieuses dans tout le Canada anglophone. ♦

☆☆☆
Natalee Caple
**Il était une fois
Calamity Jane**
traduit de l'anglais (Canada)
par Lori Saint-Martin
et Paul Gagné
Montréal, Boréal,
2017, 274 p., 27,95 \$



Chagrins d'amour

Hélène Rioux

Les seize nouvelles du recueil de Megan Gail Coles, *Les habitudes alimentaires des mal-aimés*, parlent d'amour. Mais pas d'amour fleur bleue, loin de là. La fleur qui s'épanouit, ou qui se fane ici, est plutôt rouge comme le sang, grise comme un jour de novembre, noire comme la mort.

Qui sont les mal-aimés? Ils s'appellent Leanne, Damon, Margie, Garry, Sadie. La plupart sont des Terre-Neuviens, souvent jeunes, souvent pauvres, souvent exilés, à Montréal (où l'un rase et teint des chats dans un salon de toilettage, où un autre trie des membres humains dans le frigo de l'école de médecine de l'Université McGill), à Toronto ou en Alberta, en Thaïlande (où l'une tente de se remettre du naufrage d'un désastreux mariage) ou en Corée (où un couple enseigne l'anglais aux enfants). Quand ils ne sont pas exilés, c'est qu'ils passent une semaine de vacances à Tulum ou à Cuba. Ils viennent de se séparer, de se faire plaquer, ou bien ils sont sur le point de rompre avec la personne qui les bafoue, qu'ils ont cessé d'aimer. Déstabilisés, complètement déboussolés. Ils en arrachent, comme on dit.

Sauf une famille de Russes, un Africain et une Haïtienne – des exilés – qui font l'objet d'une seule nouvelle, les Terre-Neuviens du recueil reviennent d'un texte à l'autre, à des moments différents de leur vie. Ainsi Leanne, la protagoniste éplorée de « Il y a des larmes dans ma noix de coco », en Thaïlande dans la première nouvelle, est la femme de Trevor, un comédien homosexuel qu'on retrouve à Stratford dans « Les ultimatus poussent tout seuls ici » alors qu'il tombe amoureux, sans espoir, d'un autre acteur. Ellen, sur le point d'être abandonnée par Bruce en Corée (« Un évier conçu pour du monde moins grand »), fait la connaissance de Leon, un Anglais qui avait « suivi une fille à Toronto » dans « Certains mots ont meilleur goût que d'autres ». Et désormais mariée avec lui et enceinte dans « Traction intégrale pour fille célibataire », elle accompagne au Mexique sa cousine Kim, atteinte d'un cancer du sein. Sadie, qu'on a connue enfant dans « Les cadres et les plantes vertes », est une adulte, sur le point de quitter Shawn qui la méprise et d'aller enseigner l'anglais langue seconde en Géorgie dans « Des robes de fille d'honneur plein la penderie ». On dirait une grande famille de déracinés dont on a chaque fois plaisir à reconnaître les membres au fil de la lecture.

Leurs habitudes alimentaires

Les allusions aux habitudes alimentaires, qui donnent son titre au recueil, sont omniprésentes, elles définissent en quelque sorte ces mal-aimés en mal d'amour. Une chose est sûre : ils mangent mal. Prenons le menu d'Hazel, mère et grand-mère de plusieurs personnages, dans « Un chien pis un bébé, c'est pas la même chose » :

Un sandwich aux œufs pour déjeuner, un restant de soupe réchauffé pour dîner, peut-être une boîte de croquettes au poulet pour souper, une tranche de gâteau aux fruits comme collation.

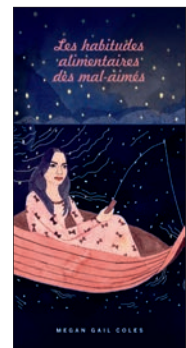
Pas très affriolant. Quant à Garry (« Tout le monde mange pendant que moi je crève de faim »), il engloutit sa chaudière de palourdes froide « à même la canne » tandis que son colocataire Damon

en a assez du chow mein « à deux piasses » qu'il se paie tous les soirs après sa journée de travail. Incapable de trouver des vêtements à sa taille à Séoul, la malheureuse Ellen, elle, devient presque anorexique. Shawn (« Des robes de filles d'honneur plein la penderie ») trouve vulgaire de finir son assiette tandis que Sadie mange « chaque bouchée en pensant aux enfants affamés d'Afrique ». À tous, la nourriture cause une multitude de problèmes.

Précise, efficace, sans complaisance ni fioritures, la langue est souvent explicite, voire très crue.

Précise, efficace, sans complaisance ni fioritures, la langue est souvent explicite, voire très crue – « c't'une plotte aspirateur, son affaire. En té cas, va jamais te mettre avec la pute du quartier dans le fond d'une ruelle... ». La traductrice a choisi de garder certains mots en anglais : *fucking* et *bitch*, par exemple, sont récurrents. Bien que discutable, cette décision donne toutefois à l'ensemble une couleur authentique.

Les nouvelles sont bien sûr percutantes, souvent émouvantes, les personnages, très crédibles – on a l'impression de les connaître, de les entendre –, sont tous attachants, mais, malgré les quelques touches d'humour, plutôt noir, qui parsèment et allègent l'ensemble, il y a quelque chose d'un peu répétitif dans cette galerie de portraits désenchantés. Et si on était d'humeur chagrine quand on a entrepris cette lecture, on en sort un peu plus déprimé.♦



☆☆
Megan Gail Coles
**Les habitudes
alimentaires
des mal-aimés**

Montréal, Marchand de feuilles,
2017, 260 p., 23,95 \$